

Présentation

Claude Millet



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/elh/433>

DOI : 10.4000/elh.433

ISSN : 2492-7457

Éditeur

CNRS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2011

Pagination : 109-110

ISBN : 978-2-35698-024-3

ISSN : 1967-7499

Référence électronique

Claude Millet, « Présentation », *Écrire l'histoire* [En ligne], 7 | 2011, mis en ligne le 01 octobre 2014, consulté le 23 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/elh/433> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/elh.433>

Présentation

NOUS AVONS SOUHAITÉ RASSEMBLER DANS CE DOSSIER (qui se prolongera dans le numéro 8 d'automne 2011) des témoignages d'écrivains sur leur première rencontre, enfants, avec l'Histoire: le souvenir d'un « premier moment » où l'Histoire est apparue, au milieu des histoires, comme quelque chose de différent, débordant l'horizon familial, y faisant effraction ou s'y mêlant de manière diffuse. Des trois textes que nous publions ici, on retiendra ce qui les rassemble: une interrogation commune sur la transmission, sa fragilité, son opacité, même au fond quand elle passe, comme ce fut le cas pour Marc Quaghebeur, par des livres et des disques, par un appareillage culturel qui fait décoller les rêves à côté de l'expérience – petit Belge né dans les ruines de Tournai rêvant d'un pèlerinage à Sainte-Hélène... Mais on retiendra aussi et peut-être surtout ce qui les distingue. Chez Marc Quaghebeur, le fil est continu qui relie l'enfant à l'adulte écrivain, les deux témoignant fondamentalement de la même chose: que l'Histoire, et la mémoire, et plus tard l'écriture ont été et sont affaire d'espaces, espaces détruits, espaces conservés ou rebâti « au semblable », espaces à déchiffrer pour parcourir l'Histoire dans tous les sens, à la fois énigme et milieu. Chez Anne-Marie Garat, ce fil se brise,

parce qu'il y a au fond deux Histoires. D'un côté l'Histoire obscure, lacunaire de tout le savoir et de tous les mots qui manquent au grand-père vigneron, une histoire au ras de l'expérience; une histoire de mots, ceux qui sont proférés, ceux qui ne le sont pas, une histoire d'objets, ceux qu'on voit – le baquet où trempent les pieds du grand-père –, et ceux qu'on ne voit pas – les médailles de la Grande Guerre, les certificats médicaux qui consignent les blessures reçues sur le champ de bataille, les cartes postales envoyées de la captivité –, et une histoire de corps: pieds calleux, main morte, œil crevé. De l'autre côté, l'Histoire savante, celle qu'on peut construire avec des témoignages d'officiers, qui, eux, ont les mots qui s'offrent à la compréhension abstraite, et avec des livres, et avec internet. Ces deux histoires, la vie les recoud lorsque à la fin du texte Anne-Marie Garat emmène ses petits-enfants au musée de Péronne; la vie les recoud, et surtout l'écriture, qui sait avec les mots revenir à ces deux autres petites-filles qui, dans la chaleur d'un été des années 1950, ne posaient pas de question, et ne comprenaient qu'à moitié un témoignage qui ne se disait pas historique et qui, peut-être, ne leur était pas adressé. Chez Gérard Farasse enfin, l'adulte discrètement s'efface,

voix voilée qui ne se manifeste qu'une fois au milieu du récit, pour rattacher ensemble les deux souvenirs, les deux premières rencontres avec l'Histoire, c'est-à-dire pour Farasse avec le monde à la fois sanglant et énigmatique de la politique et, une fois à la fin, pour rattacher l'adulte écrivain et l'enfant, lier le détachement du premier au malaise du second. Malaise face à ce qui fait sourdement

peur et que l'enfant ne s'explique pas, ces affaires de rouge et de sang versé dans nos sillons, incompréhensibles et évidentes comme la jambe détachée du corps du père, un jour de bataille dans les Ardennes. « Le souvenir présente souvent l'aspect d'une cicatrice. »

Claude Millet*

*Claude Millet, Univ Paris Diderot, Sorbonne Paris Cité, CÉRILAC-Littérature & Civilisation du XIX^e siècle, EA 4210.